

XYZ. La revue de la nouvelle

Hors d'atteinte

Robert Dion



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4140ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, R. (1990). Hors d'atteinte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 59–61.

I

Une tranchée nette, curviligne (délimitée par le boulevard périphérique et une rangée de maisons épousant le tracé de fortifications aujourd'hui rasées), sépare le centre ancien de la zone. Arc-boutés contre la vieille ville, dont ils nient la belle ordonnance circulaire, s'étendent les quartiers compacts que je hante — moi qui passe le plus clair de mon temps penché sur un antique billard, à vouloir changer la vie.

Mais aujourd'hui (tandis que, dissimulé par les volets mi-clos d'une pièce que je ne connaissais pas il y a quinze minutes, j'épie les gestes des occupants de la maison d'en face), je sais que tout peut enfin basculer, la vie des autres et la mienne. Il y a de cela deux interminables journées, on m'a « commandé » le meurtre que je m'apprête maintenant (dans quelques minutes) à commettre. Un vieillard m'a remis la photographie de la cible, l'arme, l'argent, les clés de la voiture.

Aucun mot inutile n'a été échangé entre nous. Le moment venu, je suis monté ici. L'homme que je dois abattre est arrivé. Je l'ai d'abord entr'aperçu. Puis, je les ai vus, lui et la femme qui l'accompagne, postés à la fenêtre de la maison, de l'autre côté du boulevard. Sans plus attendre, ils se sont dévêtus, lui très blanc, elle uniformément bronzée. Ils font l'amour, cependant que je reste là, fasciné, à les regarder autant que me l'autorise l'étroit rectangle de lumière ménagé entre les volets. La femme ploie jusqu'à toucher le sol de ses cheveux, alors que l'homme reste bien droit, décollant autant que possible son ventre de celui de la femme, ne l'aimant qu'avec son seul sexe (soudain autonome, comme détaché de lui). C'est alors qu'il me faut tirer, joignant la fulgurance de mon geste à celle de la jouissance.

Pendant que le projectile quitte l'extrême bord du canon et qu'il chemine dans l'espace et dans mon esprit, accomplissant la moitié et la moitié de la moitié du trajet jusqu'à l'homme, visant l'homme et le bonheur de cet homme, je me dis que tout cela pourrait ne jamais finir.

II

Depuis cinq minutes, nous avons quitté Dorval. La ville s'était peu à peu estompée, réservant la vision de ses maisons en rangées et de ses bassins minuscules aux seuls oiseaux familiers, étourneaux et merles d'Amérique. Poursuivi par le souvenir de tracas intimes et n'ayant plus rien à regarder au dehors qui puisse m'en distraire, je remarquai soudain un livre oublié dans la pochette devant moi. C'était un ouvrage allemand, écrit par un auteur que je ne connaissais pas. La couverture était sobre. On devinait cependant qu'elle avait dû autrefois être masquée par une jaquette colorée et un bandeau au slogan accrocheur; il s'agissait d'un roman populaire de style démodé. On était censé y lire le récit d'existences imaginaires, mais néanmoins probables.

Au jeune sémiologue que j'étais alors, cette lecture s'annonçait plutôt mal. Toutefois, dans l'état d'anxiété où j'étais, la découverte de cet ouvrage était providentielle. Je l'ouvris donc à la première page et commençai à lire.

Au fur et à mesure que j'avançais dans ma lecture, je devenais de plus en plus perplexe. Le livre était ainsi fait qu'il semblait en cacher un autre. Tout y était on ne peut plus banal, et pourtant on devinait une profondeur soigneusement cachée. Les actions des personnages n'avaient jamais la signification qu'elles auraient dû avoir. De même, leurs pensées n'étaient pas aussi stéréotypées que ce à quoi on aurait pu raisonnablement s'attendre. Un malaise m'envahissait. Plus je lisais, plus les événements racontés échappaient aux règles de la logique; les causes n'engendraient plus d'effets et les effets restaient sans cause. *Or, l'histoire s'avérait parfaitement intelligible.*

Il va sans dire que l'ouvrage m'intéressait vivement. J'oubliais les pénibles circonstances de ma fuite: la falsification des résultats de la recherche, la découverte de mon méfait, la mise en demeure de comparaître devant le conseil universitaire et, enfin, l'achat du billet pour Paris, suivi de mon départ précipité. Je dévorais le livre, qui constituait une nourriture délectable pour un homme comme moi. C'était, bien sûr, l'histoire d'un tricheur. Il était né à Stuttgart en 1889. Il s'appelait Klaus Herzog et avait fait carrière en Allemagne entre 1916 et 1920. Puis, on avait cessé d'entendre parler de lui. On racontait qu'il avait peut-être gagné l'Argentine, où il serait devenu imprimeur.

J'ai raconté qu'il s'agissait d'un de ces romans populaires qui pullulent le long des voies de l'errance, gares, aéroports ou restoroutes. Je lisais cependant tout autre chose qu'un roman à dix sous: un livre démultiplié, tel un tiroir à double fond. C'était, je le pressentais confusément, le livre de l'avenir — celui qui me permettrait de faire le point, une fois à Paris.

J'achevais maintenant ma lecture. Dans une heure, je serais à Orly. J'étais bien sûr fébrile. On comprend quelle fut ma déception quand, parvenu à la fin du roman, je me rendis compte que la dernière page manquait. On voyait très bien le sillon de colle jaunie qu'avait laissé la page manquante. De dépit, je crus alors suffoquer. Puis, m'étant fait une raison, je tentai d'oublier ces heures d'envoûtement.

Plusieurs jours plus tard, je vis en vitrine, chez un bouquiniste de la rue de l'Odéon, un exemplaire de l'ouvrage qui m'avait laissé une si durable impression. Le cœur battant, je passai la porte du magasin. Le livre était intact: je l'achetai aussitôt.

Dans l'ultime fragment de l'ouvrage, on lisait ce passage: « Vous croyez que chaque lecture doit avoir un début et une fin ? Autrefois, le récit n'avait que deux façons de finir: une fois leurs épreuves passées, le héros et l'héroïne se mariaient; ou il mouraient. Le sens ultime à quoi renvoient tous les récits comporte deux faces: ce qu'il y a de continuité dans la vie, ce qu'a d'inévitable la mort. Soit; mais ces livres anciens cachent une troisième façon de finir, qui n'est ni continuité, ni mort, mais quelque chose qui oscille entre les deux. Le livre idéal, celui que notre sensibilité moderne réclame, c'est celui qui, tel l'oued au cœur des plus chauds déserts, se perd sans qu'on sache très bien où il cesse. Le livre que nous appelons de nos vœux est semblable à l'eau qui s'enfouit dans les sables: ses contours sont imprécis, et sa fin, inopinée. »

C'est alors que je résolus de disparaître. XYZ



132 p., 14,95 \$

Vient de paraître
Daniel Sernine
Nuits blêmes

XYZ

L'Ère nouvelle